

HURTRÉ, MARTHE (CHODAT) (1888 – 1972)

HURTRÉ, Marthe, enseignante, diaconesse de l'Église unie, rédactrice au journal *L'Aurore*, née à Lille (France) le 3 novembre 1888 et décédée à Montréal le 7 août 1972. Elle est inhumée au cimetière de Grande-Ligne. Elle avait épousé le pasteur méthodiste William Chodat le 21 juin 1913.



Marthe Hurtré est née à Lille en France le 3 novembre 1888. Sa mère était sourde et de faible constitution, mais son père savait compenser ce handicap et voir au bien-être de ses enfants. Il secondait les pasteurs de la paroisse réformée locale, François Ollier (1825-1899) et Henri Nick (1868-1964), soit en les accompagnant dans leurs visites soit en s'occupant de leurs enfants. La petite Marthe suivait son père et apprenait de ces pasteurs les rudiments spirituels. Son frère cadet Marcel était né en 1894.

Sa mère étant décédée alors que Marthe Hurtré avait douze ans et son père, retenu à l'armée et ne pouvant plus s'occuper lui-même des enfants, son frère et elle furent confiés par choix à des orphelinats protestants. Marthe ira à Sedan et Marcel à Nantes car leur père ne voulait pas que les sœurs catholiques de son épouse les prennent en charge. Marthe Hurtré trouva une seconde mère dans la directrice de l'établissement, Esther Joliat Leuba, qui devait voir aussi à l'éducation des 25 à 30 jeunes filles qui lui étaient confiées.

Lors d'une sortie familiale pour voir ses neveux, Esther Leuba emmena avec elle Marthe, qui fit connaissance des frères William et Paul CHODAT. Elle se lia particulièrement d'amitié avec le premier et plus tard en devint amoureuse. L'élue était né à Moutier en Suisse dans le Jura bernois le 28 février 1884, cadet d'une famille de quatre enfants. À la suite d'une histoire familiale difficile, vers 1888, il avait fait un séjour au Canada avec sa mère et ses jeunes frères chez son oncle Émile Joliat à Ottawa. Sa mère était finalement retournée à Moutier pour y gagner sa vie comme institutrice, mais les enfants avaient gardé souvenir de cette expérience canadienne.

Devenus adultes, Henri et William Chodat avaient décidé à leur tour de venir au Canada, le premier en 1898 et le second en 1904. Conseillé par son frère, William avait fréquenté l'Institut méthodiste français. Pendant que Henri suivait des cours à l'Université McGill et entreprenait des études de théologie au Collège presbytérien, William terminait brillamment ses études en 1906 à l'Institut méthodiste et y devenait immédiatement professeur. Son frère s'orienta finalement vers les langues modernes et lui ... vers le saint ministère. Il fut consacré en 1911, mais poursuivit sa tâche à l'Institut jusqu'à la fin de l'année scolaire 1912-13.

À l'hiver 1913, William envoyait « mille tendres et affectueux baisers » à sa chère Marthe Hurtré toujours loin de lui et l'invitait à le rejoindre au Québec avant le printemps. « Apprenez vite l'anglais », lui conseillait-il. La famille Chodat l'encourageait aussi à le faire puisque sa vénérée mère adoptive Esther Joliat Leuba, maintenant âgée et seule dans la vie, était aussi partie pour Montréal accompagnée de Paul, un autre frère Chodat, et avait débarqué à la fin août 1912. C'est ainsi qu'en mars de l'année suivante, on retrouve Marthe à la paroisse méthodiste de la rue Delisle comme organiste alors que William y agit comme pasteur. Il sera officiellement confirmé dans cette tâche au cours du mois de juin 1913 et épousera sa bien-aimée le 21 du même mois, en compagnie de plusieurs membres de la famille Chodat maintenant regroupée de ce côté-ci de l'Atlantique.

Le couple tissera des liens d'amitié avec la lieutenantante Noémie CABRIT de l'Armée du Salut, qui travaillait à Montréal auprès des démunis depuis 1900 et avait gagné la confiance du milieu. Marthe et Noémie deviendront de grandes amies et c'est cette dernière qui sera la marraine de Daniel Chodat, né au presbytère de la rue Delisle, le 25 juillet 1914.

Vers la fin de cette année-là et jusqu'en mars 1916, Marthe Chodat partit habiter dans les « Pays d'en-Haut » avec son mari à qui on avait confié une charge pastorale comprenant Rapide-de-l'Orignal, Mont-Laurier et Lac-des-Iles. Cette agglomération avait pris de l'importance parce qu'elle était devenue le terminus de la voie ferrée et qu'elle constituait le point ultime du développement de la colonisation du « Nord » liée à l'exploitation forestière. Les méthodistes rejoignaient donc la population où qu'elle se trouvât et soutenaient ces communautés de bûcherons en se déplaçant vers elles, même si le nombre de familles y était modeste.

Après cette expérience en terre lointaine, le cadre de Saint-Damase-des-Aulnaies (à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Saint-Jean-Port-Joli) où elle accompagnait maintenant son mari dut lui sembler moins rude. La petite église de Pinguet était juchée sur une colline dans le 5^e rang et le presbytère placé en contrebas. Cette région vivait aussi de l'exploitation forestière, mais à une fort modeste échelle. La naissance de la communauté devait beaucoup à Joseph-Luther Morin, qui avait épousé Rebecca Chiniquy, la fille du célèbre pasteur dont la maison de campagne était sise non loin de là à Saint-Aubert. La mission avait reçu son premier pasteur permanent en 1902. À l'arrivée des Chodat, la communauté comptait 90 personnes environ.

Ils y vinrent en juin 1916 et y restèrent quatre ans, tirant profit de leur expérience pour développer cette nouvelle mission. Il fallait d'abord instruire les enfants et de concert avec William, professeur chevronné, Marthe y fonda un pensionnat car, même en n'habitant qu'à quelques kilomètres de l'école, les enfants ne pouvaient pas facilement s'y rendre tous les jours. On l'établit à Tourville (Sainte-Perpétue) où le couple passait six mois pour ensuite consacrer le reste de l'année à Pinguet afin de mieux se rapprocher alternativement des deux pôles de la communauté. Marthe Chodat signale que l'installation à « Tourville » ne s'est pas réalisée sans une certaine opposition de la part des catholiques, mais une opposition « sournoise », faite d'insultes, de cris, de quolibets et même parfois de menaces.

À la fin de l'été 1917, l'archéologue Henri-Marc AMI, fils d'un des tout premiers missionnaires, visita le pensionnat des Chodat. Devant l'exiguïté des lieux et les conditions

précaires de logement, il fit don à la mission des 500\$ qu'il venait de recevoir de Washington comme bourse de mérite pour ses découvertes récentes. Il souhaitait ainsi l'aider à trouver un bâtiment plus vaste et plus approprié, ce qui fut fait avec un peu de retard. Les Chodat entrèrent dans leurs nouveaux locaux en novembre et engagèrent Aurélie, une jeune fille de Pinguet, pour voir avec Marthe à l'entretien et aux repas. L'épouse du pasteur dut cependant s'absenter en fin d'année pour donner naissance à André, le second fils, né à Montréal le 3 janvier 1918. Malgré l'hostilité de certains catholiques, la mission se développait et Marthe pouvait organiser une École du dimanche pour les enfants. Au pensionnat, les filles aidaient au ménage et les garçons rentraient l'eau et le bois de chauffage. Avec Aurélie, elle préparait le dîner, faisait la lessive et le repassage. À la fin de son séjour à Pinguet, dix-huit élèves fréquentaient l'établissement.

L'Église méthodiste ayant changé sa politique de soutien aux missions francophones, William et Marthe quittèrent Saint-Damase à regret après la naissance de Priscille le 8 juin 1920. Cette dernière enfant mourra prématurément à Québec le 5 août 1921. William s'y était déplacé pour devenir professeur de français langue seconde à la Commissioners' High School de la Vieille capitale; il y demeurera de 1920 à 1926. Son épouse et lui adhèrent à l'Église unie au moment de sa formation en 1925¹.

Les Chodat partirent alors pour Winnipeg où William devint responsable d'une paroisse bilingue de l'Église unie. Il y célébrait tous les dimanches quatre cultes, deux dans chaque langue. Marthe se souvient du travail considérable que cela représentait puisqu'elle devait se rendre six fois à l'église, et pour les cultes et pour l'école du dimanche dans chacune des deux langues.

Vraisemblablement en 1928, elle revint à Montréal avec son mari qui avait accepté d'être directeur et enseignant à l'Institut méthodiste français de Westmount, collège qui rejoignait une centaine d'élèves. Selon Rose A. Rey, Marthe « le seconda admirablement ». Comme c'était souvent le cas à l'époque, les femmes se rencontraient entre elles et organisaient à leur façon des échanges profitables, des réflexions spirituelles, et soutenaient la vie des communautés. À partir de là, Marthe fut particulièrement active et indépendante. C'est l'occasion de souligner qu'elle était déjà favorable à la consécration des femmes au ministère comme le fait voir un article de *L'Aurore* en février 1930². « Le pastorat féminin sera-t-il une fois mis à jour? disait-elle. Je l'espère, et assez tôt pour que je puisse répondre à ces désirs latents de mon enfance, de ma jeunesse, de mon âge mûr : 'Me voici, Seigneur, car tu m'as appelée.' »

¹ L'Église presbytérienne avait également cessé de croire aux petites communautés francophones de sorte que l'Église unie qui réunissait presbytériens et méthodistes en 1925 héritera de cette façon réductrice de voir l'évangélisation et le nombre des communautés francophones du Québec diminuera considérablement. C'est ainsi que la communauté de Pinguet qui comptait au moins 80 personnes fut sans pasteur aucun pendant 18 mois et à partir de 1921, c'est un laïc, responsable du pensionnat, qui en tint lieu.

² *L'Aurore* du 14 février 1930 rapporte les travaux présentés à la dernière séance de l'Union pastorale française de Montréal qui portait sur « le pastorat féminin ». Présentation de Joseph-Luther Morin, et de Mesdames [Marthe] Chodat et [Perside Bourgoïn-] Lapointe. Ce n'est qu'en 1936 que l'Église unie consacra une femme pasteur, Linda Gruchy, une première en Amérique du Nord pour les Églises « main line ».

En 1929, pour des raisons d'efficacité, on décida de fusionner les deux pensionnats protestants francophones de la région de Montréal, celui de Westmount disparaissant au profit de celui de Pointe-aux-Trembles. Le nouvel établissement portera le nom d'Institut évangélique français et William y deviendra professeur. Même si ce collège se trouvait à une vingtaine de kilomètres à l'est de la ville, la famille continua de demeurer avenue du Parc en 1929-1930 et rue Sherbrooke ouest par la suite, les adolescents fréquentant alors la Montreal High School.

En 1930, le pasteur Jean Rey démissionna de la paroisse La Croix, rue Poupart, dans l'est de la ville, pour cause de maladie, après 20 ans de bons et loyaux services. William Chodat prit la relève le 18 juillet. Comme les bâtiments avaient un sérieux besoin de réparations, ce fut la première tâche à laquelle il s'attaqua. Il n'y serait pas parvenu sans l'aide de ses paroissiens et de son épouse, excellente organisatrice. Marthe Chodat, mettant ses contacts à profit, multiplia les soupers, concerts et collectes permettant de recueillir les fonds nécessaires à ces travaux en y invitant particulièrement les autres paroisses et sociétés de la région.

Malheureusement, la Grande Crise économique affectant tout le monde, le comité de Pointe-aux-Trembles, responsable de la paroisse, se vit forcé de suspendre le salaire du pasteur et sa famille en fut affectée. Pour se trouver une source de revenus, William Chodat accepta d'être professeur de français à temps plein à la High School de Verdun où il avait déjà enseigné à l'occasion, se contentant par ailleurs de ce que la paroisse pouvait lui offrir. Finalement, il démissionna officiellement de La Croix le 28 novembre 1931 pour la soulager de toute dépense de salaire, mais resta gratuitement au service de la communauté.

Pour faire face à la crise, la Commission scolaire qui l'employait choisit de réduire son personnel en nombre et d'augmenter la tâche des professeurs qu'elle gardait. William Chodat dut donc abandonner complètement son service à La Croix le jour de Pâques 1936. La communauté, constatant le vieillissement de ses membres et le décès de plusieurs de ses donateurs, préféra se joindre à la paroisse Saint-Jean du centre-ville de Montréal, encore forte et vivante. Notons que William gardera son poste à Verdun encore quinze ans et continuera d'enseigner jusqu'à sa retraite en 1951.

De son côté, son épouse allait devenir diaconesse dans sa nouvelle paroisse en poursuivant ses activités. Selon Madame Rey, elle était toujours au service de ceux qui en avaient besoin. Elle rejoignait à sa façon les écoles et Églises montréalaises protestantes et évangéliques ou les Sociétés missionnaires, à qui elle présentait dans une langue soignée des conférences captivantes. « Elle avait le don de la parole et une plume facile; elle était douée de nombreux talents et elle les faisait valoir. » Elle fut longtemps directrice de l'Étoile missionnaire (Mission Band) et elle s'y dévoua de tout cœur.

Même en vacances, le couple n'abandonnait pas son travail pastoral. En 1931, il acheta du professeur Morin un terrain sur Elgin Road à Saint-Aubert non loin de Beau-Séjour, l'ancienne résidence d'été de Chiniqy maintenant occupée par son gendre. William et ses fils adolescents y construisirent une maison de campagne qu'ils agrandirent ensuite au fil des ans. Marthe et William créèrent au cours des années 1930 le Camp Mar-Wil (d'après leurs prénoms) destiné à des enfants anglophones qui acceptaient une immersion française durant

leurs vacances tout en profitant du plein air et des bains dans le petit lac situé à proximité. Les étés de cette décennie furent ainsi occupés fort activement par le couple, William profitant de l'occasion pour renouer au moins pour une saison avec son ancienne communauté de Pinguet qui n'avait plus de pasteur attiré depuis son départ en 1920.

Comme diaconesse, Marthe Chodat se dépensait sans compter dans les visites, le soin des pauvres, des malades, des jeunes, ayant en plus la charge de l'école du dimanche³. D'autre part, elle était l'âme de la Section française du *Jour de prière mondial des dames* dont elle préparait avec tant de soin, nous dit Hervé Finès, la traduction et l'exécution des programmes. Elle participait activement à la société des *Chants évangéliques* dont elle fut longtemps la secrétaire tout comme pour l'Union pastorale (années 1920-1930) et la Société historique du protestantisme français (qui n'a été active que de 1938 à 1950 environ). Elle était cette personne fiable qui permet aux diverses sociétés de s'y retrouver et de conserver précieusement le procès-verbal de leurs délibérations. C'est probablement dans les années 1950 qu'elle traduit des comptines de l'anglais au français pour les enfants de l'École du dimanche.

Durant ces années, Marthe fut également collaboratrice à *L'Aurore*; elle rédigea une foule d'articles pour ce journal protestant puis y devient particulièrement active à partir des années 1940. Non seulement elle suivait de près les éphémérides de la communauté franco-protestante et les réunions de la Société missionnaire des Dames ou l'Alliance (Union) pastorale, mais elle ajoutait des reportages comme celui qu'elle fit sur la venue de Philippe Mottu en novembre 1944 qui travaillait déjà à Berne en Suisse sur les problèmes d'après-guerre. Elle y écrivait également des commentaires : « À mes sœurs désolées », sur les femmes dont les enfants sont à la guerre, ou comme c'était son cas, « À mes fils, à l'armée »⁴.

En 1951, au moment de sa retraite de l'enseignement, William retourna à des tâches pastorales en assurant un intérim à la paroisse baptiste montréalaise de l'Oratoire que son frère Paul venait de quitter après vingt-deux ans. Pour montrer sa conviction personnelle et remplir sa tâche à fond, il n'hésita pas à recevoir le baptême par immersion des mains de Paul et ainsi à appartenir formellement à cette nouvelle dénomination, bien que Marthe ne l'ait pas suivi dans cette voie. Il demeura pasteur de la communauté jusqu'en 1955, mais par générosité, il fit souvent des remplacements dans d'autres paroisses, parfois sans même accepter de rémunération. Finalement, en 1956, le Collège Sir George Williams à Montréal fit appel à son expérience en français et à ses qualités de pédagogue pour lui confier un programme bien rempli et il l'aurait repris à l'automne 1957, s'il n'était décédé dans sa maison de campagne d'un infarctus le 25 août après un culte à Pinguet. Il avait 73 ans. Cette perte n'empêcha pas Marthe Hurtré-Chodat de continuer ses activités au service des Églises.

³ Madame Rose E. Rey souligne le travail des diaconesses à Saint-Jean au fil des ans que furent M^{mes} Dorothée Côté, Grosjean et Chodat; M^{lles} ImObersteg et G. Martineau.

⁴ Daniel a été lieutenant dans la marine à la fin de 1943, stationné à London, Ontario, où il a été instructeur et interprète auprès des marins. (*L'Aurore*, 1^{er} janvier 1944, p. 7). André a fait partie des Forces armées canadiennes du 28 novembre 1944 au 20 mai 1946. Il était stationné à Petawawa, Ontario, durant la guerre et ce n'est qu'en 1946 qu'il se rendit en Europe pour constater à quel point le conflit avec atteint les gens et ravagé les lieux. André, qui est artiste, en a rapporté des croquis et des photos.

À la fin de sa vie, on a rendu hommage à son travail irremplaçable au sein du journal *L'Aurore*. « Ne fut-elle pas une de celles qui par sa foi, son courage, son enthousiasme, contribua le plus à ce qu'[il] ne disparaisse pas en 1945-1955. Elle joignit l'action à la parole et à la plume. Il n'y eut pas un numéro, où elle n'écrivît plusieurs articles : nouvelles de Chez nous, méditations, prières, contes, etc. » Sa forte personnalité ne craignait pas de s'imposer et de fixer la barre très haute ce qui parfois a pu causer des frictions ou des désaccords. La vie est ainsi faite mais son dynamisme emportait finalement l'adhésion.

Depuis 1961, elle habitait le boulevard Grand dans Notre-Dame-de-Grâce et y coulait tranquillement ses jours jusqu'à ce qu'elle fut attaquée en rentrant chez elle peu avant Noël en 1968 (alors qu'elle avait 80 ans) par un jeune homme qui voulait la voler. Il sera d'une certaine façon directement responsable de sa mort. Blessée, Marthe Chodat ne s'en remettra pas, ni physiquement ni psychologiquement, et elle ne put désormais rester seule. Elle était encore convalescente à l'été 1969 et n'est jamais retournée à son appartement. Elle s'est plutôt installée au Foyer de l'Armée du Salut, entourée de l'affection de ses fils et de ses nombreux amis. Elle s'y éteindra le 7 août 1972 et sera inhumée au cimetière de Grande-Ligne à côté des FELLER et des ROUSSY et de tant d'autres qui ont marqué le protestantisme français du Québec. La famille en profita pour enterrer à côté d'elle les cendres de son époux déplacées à cette occasion.

Le pasteur Hervé Finès lui rendit un dernier hommage dans *L'Aurore* :

« Ce fut pour moi une joie et un privilège de la connaître et de travailler avec elle. Elle était un peu comme ma mère, s'intéressant aux moindres détails de mon ministère, même de ma santé, m'exhortant, m'encourageant de sa profonde affection.

Partout où elle a passé, elle a su se rendre utile et se faire aimer sans égard à la race ni à la dénomination. C'EST DIEU QUI A TOUT CONDUIT! disait-elle souvent et c'était vrai. Toute jeune elle avait donné sa vie au Seigneur et chaque jour se remettait entre Ses mains. Elle l'aima de tout son cœur, de toute sa force, de toute son âme, et Il l'a bénie abondamment. Elle avait soif du Dieu Vivant et Il l'a rassasiée.

Que le Seigneur soit loué et nous suscite de nombreux ouvriers comme elle! »⁵

6 novembre 2009

Jean-Louis Lalonde

Sources

Emile-A. Boisvert, « William Chodat (1883-1957) », *L'Aurore*, 15 octobre 1957, p. 1.

Canadian Baptist Home Mission Digest, vol. 1, juin 1953, p. 54 et 63.

Notes manuscrites personnelles de Martha Chodat, petite-fille de William Chodat et Marthe Hurtré (que nous remercions chaleureusement).

Rose A. Rey, « Hommage à une chère amie », *L'Aurore*, octobre 1972, p. 2.

Hervé Finès, « À la mémoire de Mme M. Chodat », *L'Aurore*, octobre 1972, p. 2-3.

Marthe Chodat, « Ce qui se passe » (sur la paroisse La Croix), *L'Aurore*, 8 mai 1936, p. 4-5.

Marthe Chodat, « Les débuts d'une école missionnaire », conférence donnée à la société des Dames de l'Église Saint-Jean à Montréal en mars 1933 et portant sur son expérience à Pinguet, *L'Aurore*, 29 décembre 1933, 5 et 12 janvier 1934.

⁵ Hervé Finès, « A la mémoire de Mme M. Chodat », *L'Aurore*, octobre 1972, p. 5.

Stéphane [Paul Villard], « La Major Noémie Cabrit », *L'Aurore*, 12 avril 1940, p. 1-2.

Articles et informations dans *L'Aurore*, *passim*, 1905-1972.

Jean-Louis Lalonde, *Les cent ans de l'église Pinguet, 1905-2005*, Eglise Unie du Canada, Unité des ministères en français, 2005, 138 p.